

AFRIQUE DU SUD

LETTRE DE M. F. COILLARD

Du pays des Matébélés, 5 mars 1878.

Messieurs et chers frères,

Les nouvelles que j'ai à vous communiquer aujourd'hui, quelque tristes qu'elles soient, ne vous surprendront nullement. Les prédictions les plus sombres de ceux qui prétendent connaître ici le véritable état des choses se sont plus que réalisées.

Après les grandes fêtes nationales, le sacrifice d'une quinzaine de vies humaines et les purifications d'usage, Lo-Bengula se souvint de nous. Il envoya quérir notre ami M. Sykes, de la Société de Londres, qui, malgré des pluies incessantes, se hâta de venir avec toute sa famille. Nous nous rendîmes ensemble au nouveau campement du roi des Matébélés qui mène une vie semi-nomade. Il nous fallut encore, pendant trois ou quatre semaines, attendre son bon plaisir.

Enfin le conseil des Grands de la nation se réunit. Ils eurent avec leur maître une conférence particulière qui dura tout un jour, — et ce n'était pas la première, je suppose. — Le lendemain nous fûmes admis. Nous nous attendions à toute l'étiquette et au décorum qui sont de rigueur et auxquels nous sommes habitués, au Lessouto, en pareil cas. Mais c'est à des Matébélés que nous avons affaire. Tout le monde parlait à la fois, et l'un plus fort que l'autre. On nous accablait de questions, sans nous laisser le temps de répondre. On nous reprocha le chemin que nous nous étions ouvert pour pénétrer chez les Banyais, puis le fait que nous n'avions aucun caractère officiel, n'étant pas envoyés par le chef suprême des Bassoutos. Nous étions préparés à tout cela... Ce n'était là toutefois qu'une entrée en matières. Le grand cheval de bataille de ces rusés diplomates, ce fut l'affaire de

Langalébalélé (1). « Dites-nous son crime ! Dans quel pays, dans quel endroit, par qui il a été trahi et fait prisonnier ! » En vain essayâmes-nous de leur expliquer que les Bassoutos ont perdu leur indépendance, qu'ils ne peuvent pas être tenus responsables des actes du gouvernement anglais et que, quant à nous, nous n'avons absolument rien à faire avec les questions politiques ; en vain M. Sykes leur disait-il, dans un langage dont ils pouvaient saisir toute la portée : « Qui peut connaître le cœur d'un roi et le sonder ? Connaissez-vous celui de Mossélékatsi ? » Cela nous valut une volée d'insultes de nature à faire trembler nos gens. C'est bien à eux, en effet, qu'on en voulait. On me mettait à part, moi, et on me faisait toutes sortes de professions de confiance, de considération et de bienveillance. « Mais vous, Bassoutos, » leur criait-on avec des gestes menaçants, « vous avez l'odeur de Molapo, cet indigne fils de Moshesh, qui a trahi et vendu Langalébalélé ! Nous avons peur de vous. Nous frémissons en vous voyant ici. Vous permettre de vous établir dans notre pays ? Jamais ! Jamais ! Voilà le chemin qui conduit hors de notre pays : — partez !... »

Chose étrange, M. Sykes et moi, nous ne perdions pas encore tout espoir. Nous essayions de nous persuader que les dignitaires matébélés voulaient nous faire apprécier leur faveur, et en même temps mettre à leur place des gens qu'ils méprisent et dont ils sentent cependant la supériorité. Cruelle illusion ! Le chef nous appela, — car cette conférence avait eu lieu à notre campement, et le chef s'était abstenu

(1) Langalébalélé est un chef de la même extraction que les Matébélés, mais qui résidait à Natal d'où ils sont eux-mêmes originaires. Il y a quatre à cinq ans, ce chef, s'étant fait soupçonner par des achats d'armes de vouloir s'insurger contre les Anglais de Natal, fut sommé de comparaître devant le gouverneur. Au lieu d'obéir, il franchit la frontière avec tout son monde et se réfugia sur le territoire de Molapo, fils de Moshesh. Le représentant de l'autorité britannique dans le Lessouto ordonna alors à Molapo de l'aider à capturer Langalébalélé, ce qu'il dut faire pour ne pas être lui-même traité comme un rebelle.

d'y prendre part. Nous passâmes là, dans sa cour, avec ses conseillers, de longues heures, accroupis au grand soleil, silencieux et mornes comme si nous attendions l'heure d'un enterrement. Lo-Bengula, lui, était dans sa hutte tout aussi silencieux que nous, mais à l'ombre. Ce ne fut que vers le coucher du soleil qu'il rompit le silence. Son audience ne fut qu'une triste répétition de la conférence du matin, sans plus de décorum et avec plus d'injures. Le roi donnait le ton, et ses grands chefs, à qui mieux mieux, tombaient sur nos évangélistes comme des chiens déchaînés. Lo-Bengula insista sur la distinction qu'il s'était déjà efforcé d'établir entre nos gens et nous, affirmant que, si j'étais seul, ni lui, ni ses gens, n'auraient d'objection à traiter avec moi ; mais que quant aux catéchistes bassoutos, il ne voulait pour aucune considération leur permettre de rester dans son pays, — toujours, disait-il, à cause de cette malheureuse affaire de Langalébalélé, et de l'odieuse trahison de Molapo. Notre frère M. Sykes, que je le dise à son honneur, ne me laissa pas seul à la brèche ; aussi reçut-il sa bonne part d'insultes.

Ainsi se termina cette audience officielle que nous attendions depuis si longtemps !.. Nous nous croyions sous l'influence d'un affreux cauchemar ; nous ne reconnaissons plus le fils de Mossélékatsi, qui, depuis plus de deux mois, nous avait traités avec tant de considération et de cordialité. C'était bien le cas de répéter : « Qui peut sonder le cœur d'un roi ? » — et j'ajoute, — d'un roi de Matébéles. » Nous étions comme cloués à terre ; mais quand tous les chefs, les uns après les autres, eurent fait hommage à leur maître et pris congé de lui, il nous fallut bien, nous aussi, saluer et partir. — Nous nous réunîmes dans la tente pour prier, mais des larmes eussent pu seules soulager nos cœurs.

Quatre jours se sont passés depuis lors. Le chef et sa sœur, étonnés de ne pas me voir les visiter, comme d'habitude, me firent demander. Ils sont évidemment fort mal à l'aise. — Lo-Bengula s'efforça de rejeter toute la responsabilité de l'affaire

sur les chefs, et réitéra ses protestations de bienveillance envers moi personnellement. Je sentais tout l'avantage de ma position. Jamais je ne parlai sa langue avec plus de facilité. Il me fut donné de tenir à ce potentat blasé par les flatteries les plus abjectes un langage plein de respect, mais aussi plein de vérité et de sérieux. « Chef, moi aussi je suis un Mossouto, je ne fais qu'un avec mes gens. Je suis à leur tête, le coup qui les frappe me frappe le premier. Ce qui m'afflige et affligera tous nos amis, c'est qu'après nous avoir permis de voir ton visage, et après nous avoir traités avec tant de bonté, tu nous chasses aujourd'hui ignominieusement de ton pays, et pour une affaire qui ne nous concerne pas le moins du monde. » Il se tut, baissa la tête, et, comme pour acquit de conscience, il ajouta à demi-voix : « Si j'avais su tout cela, peut-être aurions-nous parlé autrement. » Oui, peut-être ! néanmoins le verdict de son conseil demeure, et nous préparons maintenant nos voitures pour prendre ce chemin qui nous a été montré et qui conduit « hors du pays. » Voilà donc où en est notre expédition missionnaire ! — Après presque une année de voyage, quel résultat !...

Maintenant, nous demanderez-vous ce que nous allons faire ? Nous sommes encore si étourdis de ce terrible choc que vous pardonnerez bien quelque incohérence et quelque confusion dans nos idées. La première chose pour nous, c'est de ne pas perdre courage. Et pourquoi perdriions-nous courage ? Il n'y a rien d'extraordinaire dans nos circonstances. Jésus et ses apôtres ont passé par là, leurs traces ensanglantées le témoignent. Les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres, et ses pensées ne sont pas nos pensées. L'oublierions-nous ? Nous parlions des Banyais, et nous en chérissions déjà le nom. Mais qui sait si le Seigneur n'a pas d'autres vues que les nôtres, d'autres peuples à nous donner à évangéliser ? — Si Lo-Bengula nous avait refusé franchement et simplement d'aller parmi ses tribus d'esclaves, notre horizon, ce nous semble, eût été

moins sombre. Mais cette malheureuse affaire de Langalébalé sur laquelle lui et ses gens font pivoter toutes leurs injures et leurs refus, nous ferme, presque sans espoir, la porte de presque toutes les tribus de Zoulous. Il nous est impossible à présent de penser même à aller frapper à la porte de Mozila, cet autre Mossélékatsi, la terreur des peuplades d'au delà du Sabi jusqu'à Sofala.

Autant que nous en pouvons maintenant juger, il ne nous reste que deux alternatives, ou bien retourner au Lessouto, ou chercher d'autres parages. Retourner au Lessouto ! la pensée seule nous semblerait une tentation de l'ennemi et une trahison. Notre campement n'est pas précisément joyeux ces jours-ci, et personne ne songe à faire parade de courage. Mais je ne doute pas que, quand nos chers compagnons de voyage seront revenus de ce coup terrible, l'entrain, et même l'enthousiasme ne renaissent dans leurs cœurs. Leurs lettres aux Églises du Lessouto en font foi. Ils sentent, tout aussi bien que nous, que retourner au Lessouto, dans les circonstances actuelles, serait désastreux pour la cause de leur mission. Que les Églises du Lessouto, loin de céder au découragement, soient à la hauteur des circonstances. Je suis plein de courage et j'ai bon espoir.

Pour le moment, ce qui nous reste à faire, c'est de quitter le pays des Matébélés, et nous rendre (1) à Schoschong ; considérable recul, hélas ! vers le Lessouto. Là, nous mûrirons nos plans et attendrons les conseils et les directions qui nous viendront de nos frères. Nos évangélistes et tous les membres de l'expédition me chargent de transmettre leurs salutations à vous et aux Églises de France. « Nous ne sommes pas découragés, » disent-ils, « mais frères et sœurs, pères et mères, soutenez-nous ! » Je me joins de tout cœur à eux dans ce message.

(1) Voir Schoschong, pays des Bamanguatos, sur la carte publiée dans ce journal, en juillet 1876.

En nous éloignant de ces parages, je pense au retour de l'arche du pays des Philistins. Nos pensées et nos cœurs retournent constamment au pays des Banyais, à Nyanikoé. Je me dis qu'un miracle n'est pas impossible, bien qu'il paraisse peu probable, et que le Seigneur peut encore ouvrir les portes de ce pays, qu'on nous a fermées. L'étincelle qui a jailli dans les ténèbres de cette malheureuse contrée peut un jour produire une grande lumière. Sans doute, pendant ce séjour de deux mois, nous avons peu fait; cependant, j'en ai l'assurance, notre témoignage restera. On se souviendra longtemps de ces blancs et de ces noirs, aux vêtements étranges, avec leurs maisons roulantes et traînées par des bœufs. Oubliera-t-on la cloche qui appelait chaque jour à la prière? Ne restera-t-il aucun souvenir de l'histoire de la création, de la chute, de la rédemption, que nous avons essayé de faire comprendre aux Banyais, en bégayant leur langue? Un de nos souvenirs de Nyanikoé, ce sont les moments où, entourés de ces pauvres gens, j'essayais de fixer dans leur esprit, en la leur faisant répéter, cette parole qui est l'essence même de l'Évangile : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ! »

Que Dieu ait pitié et se souvienne des Banyais.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

P. S. Vos lettres et celles de mes amis adressées à quelqu'un de nos frères du Lessouto me parviendront en temps et lieu.

